

T 326, 10

La Ramée dans le château hanté

C'était La Ramée revenant de la guerre [après] vingt-cinq ans de service. [Il n'avait] jamais [eu] peur.

Il s'égare dans la forêt, aperçoit de la lumière au loin, arrive à un château, frappe.

On ouvre.

Il demande [à] loger.

— Pas possible ; le château [est] enchanté et le diable y vient la nuit.

— J'ai pas peur.

Il entre, il mange et on le monte dans sa chambre. On lui souhaite le bonsoir.

— Apportez-moi de l'encre, une plume, du papier, de l'eau bénite et du buis.

Il se couche et dort.

À minuit, il entend du tapage dans la cheminée, voit trois demoiselles dansant au milieu de sa chambre avec un gros monsieur.

— Allez-vous finir ?

Ils dansent.

L'autre se lève, en attrape une par la jambe. Les autres se sauvent par la cheminée. Il [2] l'attache au pied du lit et se recouche.

[.....]

Le gros monsieur revient pour la prendre.

À son tour, La Ramée l'attrape, prend le buis, l'eau bénite et l'asperge.

— Lâche-moi, tu me brûles.

— Non, tant que tu auras pas renoncé à la fille ?¹ au château. Signe-moi un mot d'écrit.

— Comment veux-tu que je m'en aille ? En vent ?

— Tu abattrais le château.

— En feu ?

— Tu [le] brûlerais.

— En vesse ?

[.....]

Il l'a empoisonné. [La Ramée] s'est cru mort.

Et le lendemain, il dormait quand les gens sont venus frapper.

— Il est mort.

— Non, il n'est pas mort, il est allé à la chasse et a pris un joli gibier.

On a reconnu la demoiselle du château.

— Il faut le marier avec elle.

— Non, tant que j'aurai pas peur.

L'un dit :

— On va prendre des alouettes en vie [et les mettre] dans un pâté.

Le soir, on ne voulait pas l'ouvrir, car on savait.

Lui dit :

¹ Le point d'interrogation est de M.

— En voilà des affaires ! Moi, je l'ouvrirai ! J'ai été vingt-cinq ans sans peur, je l'ouvrirai bien.

Et il a peur des alouettes.

J'ai marché sur la queue d'une souris

Elle a fait coui, coui,

Mon petit conte est fini.

Recueilli à Nevers [vers 1887²] auprès de Rose [Mirault] s.a.i., [É.C. : née le 16/09/1844 à Nevers, fille de Claude Mirault et de Marie Choquet, résidant à Nevers]. Titre original : Laramée. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Rose/1D(1-2)³.

Publié par Millien, RDN, T VI, 1901-1902, p. 21-23.

Repris par F. Morvan, CB, p.99-101.

Catalogue, I, n° 10, p. 298.

Texte publié par Millien

La Ramée, un vieux soldat, s'en revenait du régiment après vingt-cinq ans de services. Il n'avait jamais eu peur. On lui disait quelquefois :

— La Ramée, quand te marieras-tu ?

— Quand j'aurai eu peur.

— Pas de sitôt, alors !

Il cheminait à travers une grande forêt. La nuit l'y prend ; il aperçoit une lumière au loin, se dirige vers ce but et arrive à la porte d'un château. Il frappe :

— Que voulez-vous ?

— Loger, si c'est possible.

— Pas moyen : nous n'avons qu'une chambre disponible et le diable y vient toutes les nuits.

— Cela m'est bien égal, je n'ai jamais eu peur.

— Dans ce cas, entrez.

Il soupe, puis on le conduit dans sa chambre.

— Maintenant, bonsoir, lui disent les gens du château, et prenez garde à vous !

— Soyez sans inquiétude. Seulement pouvez-vous me donner du papier, de l'encre, une plume, de l'eau bénite et un rameau de buis ?

On lui apporte ce qu'il demandait. Un quart d'heure après, il dormait en paix dans le lit.

² 1887 d'après le cachet de la poste sur le feuillet 1.

Contrairement à la pratique habituelle de M de ne pas conserver les notations des contes publiés, l'original se trouve dans ses manuscrits.

³ Note de M. : Copié. (le conte est barré : marque qui indique que M. l'a copié) En haut du f.1 qui comprend des formulettes avant le conte : Milles Rose et Clémentine.

À minuit, il fut réveillé par un grand vacarme : on aurait dit que la cheminée était pleine de ramoneurs. Il se frotta les yeux et distingua trois demoiselles dansant au milieu de la chambre avec un *gros monsieur* :

— Dites donc, vous autres, allez-vous bientôt finir ?... Hé ! allez-vous cesser votre tapage ?

Comme ils n'avaient pas l'air de l'entendre, il se lève ; mais, d'un bond, tous sont dans la cheminée et s'esquivent ; il ne peut que saisir par la jambe une des demoiselles.

— En voici une ; celle-là ne m'échappera pas. Attachons-la au pied du lit et recouchons-nous.

À peine commençait-il à se rendormir, que le *gros monsieur* redescendit par la cheminée et s'approcha de la demoiselle pour la délivrer.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit La Ramée.

— Je veux reprendre cette demoiselle qui m'appartient.

— Tu ne l'auras pas !

Il saute sur lui, l'empoigne, le maintient, puis de sa branche de buis trempée dans l'eau bénite, il l'asperge à tour de bras.

— Laisse-moi, laisse-moi, tu me brûles !

— Non, tant que tu n'auras pas renoncé à ce château et à cette demoiselle.

— J'y renonce, mais laisse-moi.

— Écris d'abord et signe ta renonciation.

L'autre s'exécuta.

— Maintenant va-t'en.

— Comment veux-tu que je m'en aille ? en grand vent ?

— Non, tu abattrais les murs.

— En feu ?

— Non, tu incendierais le château.

— En petit vent ?

— Oui.

Il partit alors, laissant une odeur asphyxiante.

La Ramée se recoucha et dormit jusqu'au grand jour. Quand il s'éveilla, les gens du château frappaient à sa porte en disant :

— Il est mort, à n'en pas douter.

— Non, non, répondit-il, il n'est pas mort ! Il est allé à la chasse et a pris un joli gibier.

Grande fut leur surprise en trouvant le soldat bien vivant et en reconnaissant dans le *joli gibier* la demoiselle du château, que le diable avait ravie.

— La Ramée, dirent-ils, il faut l'épouser, puisque vous l'avez sauvée.

— Je ne me marierai que lorsque j'aurai eu peur.

On s'ingénia donc à lui faire peur. Le plus malin de tous eut l'idée d'enfermer des alouettes vivantes dans un pâté qu'on servit le soir, à dîner.

— Qui ouvrira le pâté, dit-on .

— Pas moi.

— Ni moi non plus. Ouvre-le, La Ramée.

Au refus de tous, La Ramée l'ouvrit. Aussitôt — frrr ! — les alouettes s'envolèrent dans toutes les directions et La Ramée sursauta.

— On dirait que vous avez eu peur, La Ramée.

— C'est vrai.

— Vous pouvez donc vous marier.

— Vous n'en aurez pas le démenti. Faisons la noce !

On la fit et on la fit bien.

AM 227

Millien, *RDN*, VI / F. Morvan

*J'ai marché sur la queue d'une souris,
Elle a fait coui, coui,
Mon petit conte est fini.*

(Conté par Mlle Rose Mirault, à Nevers.)

ACHILLE MILLIEN